

**MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE**

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE

Université Mohamed KHIDER de Biskra

Faculté des Lettres et des Langues

Département des Lettres et des Langues étrangères

Filière de Français

MÉMOIRE DE MASTER

Langue, littératures et cultures d'expression française

Présenté et soutenu par :

ATHMANI Yasmine

POUR UNE LECTURE PHILOSOPHIQUE : LA DÉCHÉANCE HUMAINE FACE À LA MORT DANS LE MUR DE JEAN-PAUL SARTRE

Jury :

M.	BÉLAÏD Mahieddine Salah	MCB	Université de Biskra	Président
M.	SAÏDI Saïd	MCB	Université de Batna	Rapporteur
M.	HAMMOUDA Mounir	MAA	Université de Biskra	Examineur

Année universitaire : 2018/2019

Dédicace

Je dédie ce modeste travail à ma famille: à ma mère qui depuis toute petite m'a influencée et a fait que je sois la personne que je suis aujourd'hui, à mon père qui m'a toujours encouragée dans tout ce que j'entreprenais et qui n'a jamais hésité à me tendre la main, à mon époux qui a toujours été ambitieux pour moi et m'a toujours poussée à me surpasser, à Monsieur Saïdi Saïd qui m'a marquée par son savoir, sa bonté et son côté humain qui n'a pas de limite.

Je le dédie aussi à toutes ces personnes qui m'étaient chères et qui ont quitté le monde trop tôt: ma grand mère et tonton Omar, qu'ils reposent en paix.

Et enfin, à mes deux oncles: Abdallah et Nacer ainsi qu'à mes amies: Roumaïssa, Iness, Houda, Djouhaina, Djihene et Amira.

Remerciement

Je remercie le Dieu tout puissant qui malgré les moments difficiles que j'ai passés, m'a donné la force de continuer et de ne jamais abandonner.

Je tiens à remercier mon encadreur, monsieur Saïdi pour son aide, sa confiance et sa compréhension ainsi que monsieur Hammouda Mounir et monsieur Belaïd Mahieddine pour leur précieuse écoute, ainsi que tous les enseignants et enseignantes qui ont contribué à ma formation pendant ces cinq dernières années.

Table des matières

INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
1 LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE, DEUX DISCIPLINES EN SYMBIOSE	5
1.1 LA LITTÉRATURE	6
1.2 LA PHILOSOPHIE	7
1.3 L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE SUR LA PHILOSOPHIE	8
1.3.1 Plan d'expression	10
1.3.2 Plan du contenu	11
1.4 Une nouvelle philosophie : Le mur (de l'existentialisme à l'absurde)	15
2 LA MORT, UN MYSTÈRE DE LA CONDITION HUMAINE	21
2.1 L'ANGOISSE DU MOI ET LA DÉCHÉANCE FACE À LA MORT	23
2.1.1 La déchéance morale	24
2.1.2 La déchéance physique	27
2.2 UNE NOUVELLE CONCEPTION DU MONDE	29
2.2.1 L'amour de la vie	30
2.2.2 La banalité et l'absurdité de la vie	32
2.3 LA SYMBOLIQUE DU "MUR"	34
2.3.1 Le mur à travers la guématrie	35

	IV
3 L'IRONIE DU HASARD	38
3.1 INFORMER POUR DÉROUTER	39
3.2 VÉRITÉ ET DESTIN	40
CONCLUSION	42

INTRODUCTION GÉNÉRALE

De par sa nature, l'Homme craint l'inconnu, le vague et le flou et vit dans une inquiétude incessante car son existence n'est faite que d'imprévis. Il ignore de quoi sera fait son lendemain et ignore d'autant plus l'heure où la mort lui rendra visite. Il ressent sans cesse une angoisse suite à tous ses questionnements auxquels il n'a pu obtenir de réponses durant tous ces siècles passés.

La littérature vient éclaircir les mystères de notre existence et nous aide à dépasser les conditions absurdes dans lesquelles nous baignons depuis le jour de notre naissance jusqu'au jour de notre mort. En évoquant cette dernière, nous ne pouvons renier qu'elle est et sera toujours la source de nos plus grandes inquiétudes car elle est une énigme non résolue pour tous les mortels.

Vladimir Jankélévitch affirme que : «La mort est le seul élément biologique auquel le vivant ne s'adapte jamais.».

En effet, l'Homme ne peut se faire à l'idée de la mort, d'autant plus s'il s'agit de la sienne car il ignore ce qui l'attend à l'autre bout du tunnel et redoute ce néant auquel il est confronté à chaque fois qu'il songe à sa mort.

Le thème de la mort imminente est depuis quelques siècles, une terre fertile pour plusieurs écrivains surtout avec l'avènement des deux guerres mondiales. Plusieurs d'entre eux ont opté pour ce thème afin de construire leur intrigue comme pour le cas de Victor Hugo dans "*Le dernier jour d'un condamné*", de Léonid Andreïev dans "*Les Sept Pendus*" ou encore Arthur Koestler dans "*Le Zéro et l'infini*".

En tant que philosophe existentialiste, Jean-Paul Sartre n'a pu s'empêcher de s'emparer de ce thème pour donner vie au récit de sa nouvelle intitulée "Le Mur", publiée en 1939 et qui relate, non pas la dernière nuit d'un condamné, mais la dernière nuit de trois condamnés, accusés d'être républicains, opposants au régime franquiste d'Espagne. Ils passent une nuit interminable, songeant à leur vie passée,

à leur angoisse présente et à ce qui les attend une fois avoir franchi le mur qui les sépare de la vie.

Ce qui nous a motivé à effectuer cette recherche est l'intrigue captivante de l'histoire et le suspens que rencontre le lecteur tout au long de sa lecture ainsi que notre intérêt pour ce thème si simple et si complexe à la fois, car il nous concerne tous, êtres humains, tous condamnés et en sursis face à la fatalité de notre destinée. C'est ce qui nous a poussés à poser le questionnement suivant:

Comment la nature humaine pousse-t-elle l'Homme à percevoir sa vie lorsqu'il se retrouve face à la mort qui demeure pour lui le plus grand mystère de son existence? Quelle relation entretient cette dernière avec la condition humaine?

A partir de cette problématique, nous suggérons les hypothèses suivantes:

- Il considérerait sa vie passée ainsi que sa vie future comme une existence dépourvue de sens et d'importance.
- Il songerait à la banalité de la vie et redouterait la mort plus qu'il ne l'avait jamais fait.
- De par sa condition humaine, il sombrerait dans une déchéance physique et morale l'entraînant vers un anéantissement avant même de mourir. C'est une forme de mort prématurée.

L'objectif de notre recherche est de dégager la réflexion philosophique tissée tout au long du récit, portant sur la condition humaine face à la fatalité de la mort et à la déchéance qui s'ensuit et de démontrer les liens unissant littérature et philosophie au sein de ce texte, dans lequel ces deux disciplines ne peuvent être dissociées.

Afin d'atteindre l'objectif cité ci-dessus, nous adopterons une méthode analytique tout en ayant recours à la critique thématique de Gaston Bachelard car nous allons étudier le thème de la déchéance face à la mort et voir comment le récit est construit autour de ce dernier. Cette approche ne se base ni sur l'explication ni sur l'interprétation mais sur la description de "paysages" littéraires, inventaire et répertoire du champs perceptif particulier à un auteur. C'est à partir du texte analysé et du texte seul, dans ses échos et ses résonnances, qu'elle trouve les éléments de sa construction. Elle est donc herméneutique¹. A l'approche symbolique en utilisant la guématrie afin de dégager la symbolique du "Mur" à travers les différents symboles existants dans ce texte ainsi qu'à la philocritique car le thème général est un thème philosophique plus précisément existentiel.

Pour mener à bien notre travail, nous établirons un plan se composant de trois chapitres : dans le premier chapitre, nous évoquerons la relation existante entre philosophie et littérature en général puis au sein de cette nouvelle ainsi que l'influence de la littérature sur la philosophie. Dans le deuxième chapitre, nous aborderons la notion de l'angoisse et de la déchéance humaine face à la mort, seul élément auquel l'Homme ne s'adapte jamais comme il nous servira à dégager la symbolique du mur, ce terme qui retentit à plusieurs reprises au sein du texte. Dans le troisième chapitre nous parlerons du rôle qu'a le hasard au sein de notre existence et de quelle manière il peut changer notre destinée.

¹ UNIVERSALIS.FR, en ligne <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-pierre-richard/>>, consulté le 17 mai 2019.

CHAPITRE 1

LITTERATURE ET PHILOSOPHIE, DEUX DISCIPLINES EN SYMBIOSE

1.1 LA LITTÉRATURE

La littérature est l'ensemble des productions des écrivains. Elle est influencée par le caractère national, par les idées et les moeurs, par le tempérament particulier de l'auteur, de sorte qu'il existe autant de littératures diverses qu'il y a de sociétés différentes.

La littérature a pris naissance dès que l'homme a su coordonner et exprimer ses idées. Son champ s'est élargi profondément, à mesure que l'humanité s'est civilisée. La littérature d'un peuple marque donc avec assez d'exactitude le degré de civilisation auquel il est parvenu, et reflète les principaux caractères de cette civilisation².

D'après cette définition, nous retenons que la littérature regroupe la totalité d'oeuvres écrites ou expressions orales dotées d'un caractère esthétique. Or, littérature ne rime pas seulement avec beauté ou esthétique. Elle est avant tout le reflet d'une société, de ses besoins, de ses aspirations, de ses préoccupations, de ses moeurs et traditions. L'auteur n'écrit pas seulement pour exprimer ses sentiments les plus sincères et plus profonds, ni pour refouler ses angoisses et ses hantises, il écrit aussi pour défendre les causes de la société à laquelle il appartient, pour défendre les opprimés, les démunis, les pauvres, les accusés à tort, tel fut le cas du capitaine Dreyfus, innocenté et gracié par le biais d'une lettre, «J'accuse» , ou plutôt par le biais de la force des mots adoptés par Emile Zola, qui s'est voulu avocat.

² Mémento, LAROUSSE, 20 ouvrages en un seul, Imprimerie LAROUSSE, Paris, 1972.

Dans l'une de ses citations Marcel Proust affirme : «La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent vécue, c'est la littérature». C'est à travers la littérature que nous comprenons le sens de la vie, elle nous éclaire les parcelles sombres de notre existence et répond aux questions que tout homme se pose, elle nous permet de nous découvrir, de savoir ce que nous voulons être et faire, elle forme notre identité et forge notre esprit et, en nous découvrant nous-mêmes, à travers la littérature, nous pouvons vivre notre vie pleinement et connaître la réalité de notre condition humaine.

1.2 LA PHILOSOPHIE

Lorsque le mot «philosophie» est prononcé, nous avons tous en tête la définition suivante : la philosophie est la recherche de la sagesse ou bien l'amour de la sagesse.

La philosophie est une recherche de la sagesse. Mais que signifie cette définition apparemment simple? On comprend que celui qui philosophe veut devenir sage, c'est-à-dire devenir un homme raisonnable et prudent, qui réfléchit avant d'agir et sait ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Ainsi, le sage ne commet pas d'excès ni de folie et n'agit pas en dépit du bon sens. Ce premier sens définit effectivement l'un des aspects de la philosophie: le philosophe n'est ni un fou, ni un illuminé, ni un fanatique, mais un homme qui sait faire usage de raison. Il faut alors comprendre que la philosophie, qui signifie étymologiquement «amour de la sagesse» (philo et sophia) en grec, désigne une manière particulière de rechercher la sagesse. Le philosophe ne cherche pas à être sage pour cesser

d'être inquiet ni pour parvenir à une forme d'harmonie qui lui assurerait enfin une existence à la fois tranquille et vertueuse³.

Celui qui à travers la philosophie veut atteindre la sagesse et la raison doit savoir que cette recherche n'est pas aisée. Il ne s'agit pas de trouver une sagesse toute faite, en s'inspirant directement d'une religion ou d'une secte mais cette sagesse doit survenir après une longue recherche qui est le fruit d'une inquiétude de l'esprit. Celui qui n'est pas inquiet, ne se pose pas de questions, et celui qui ne se pose pas de questions n'obtient pas de réponses et donc ne construit pas de savoir. C'est l'ensemble des savoirs résultant d'une multitude de questionnements qui peuvent amener le philosophe à une certaine sagesse.

Néanmoins, le philosophe se méfie des idées toutes faites, il n'obéit pas aux règles aveuglément, il cherche sans cesse le comment du pourquoi, il ne veut pas être sage comme un enfant qui obéit à ses parents mais il veut distinguer le bien du mal, le vrai du faux...etc.

Nous pouvons dire donc que le philosophe est à la quête de la vérité. Sherlock Holmes cherche le vrai du faux pour démasquer le coupable, le scientifique cherche à vérifier ou démontrer pour formuler des lois alors que le philosophe cherche la vérité car elle est pour lui une valeur.

A travers la littérature et les expériences de vie qu'elle aborde, l'Homme peut obtenir des réponses à ses questionnements, le philosophe peut aussi trouver certaines vérités qu'il recherchait. La littérature peut donc être un moyen d'enrichissement pour la philosophie.

³ BLED Philosophie, Edition Hachette, Paris, 2010.

1.3 L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE SUR LA PHILOSOPHIE

La littérature et la philosophie sont deux disciplines totalement distinctes que ce soit de par leurs méthodes, de par leurs objets d'étude et de par leurs finalités, mais il est parfois difficile de délimiter ces deux disciplines, l'une alimentée par les mots et leur beauté et l'autre par des concepts.

La philosophie et la littérature sont toutes deux le résultat de la curiosité de l'homme voulant trouver des réponses à des questions essentielles et existentielles.

A l'antiquité, littérature et philosophie n'étaient pas classées au même rang. Ainsi, chez Platon, le poète était considéré comme un menteur, un orateur usant de la beauté des mots pour flatter le public et le détourner de la réalité, qu'il faut bannir de la cité idéale.

Il considère la littérature comme «le poison qui pousse l'esprit à l'oubli»⁴. Néanmoins ses plus grands dialogues sont considérés comme de grandes oeuvres littéraires.

Par contre, Aristote ne méprise point le côté créatif de l'art. Il a écrit "*La poétique*", premier chef-d'oeuvre théorique sur l'art où il traite la distinction des genres et où la poétique ajoute une nouvelle dimension éthique.

Au Moyen-Âge, littérature et philosophie étaient étroitement liées à la doctrine chrétienne. Toutes deux étaient un moyen de la célébration de Dieu, unique seigneur. Or, les formes d'expression littéraire étaient un peu plus rigides et plus rigoureuses.

⁴ DUMOULIÉ, C, Littérature et philosophie, Le gai savoir de la littérature, Edition Armand Colin, Paris, 2002.

De nombreux philosophes sont liés à la littérature tel que Frédéric Nietzsche doté d'un style d'écriture qui regorge de métaphores et de symboles ainsi que Martin Heidegger qui considère la poésie comme un moyen d'accès à la pensée .

Lorsque la littérature s'introduit dans le discours philosophique, c'est soit sur le plan de l'expression soit sur le plan du contenu.

1.3.1 Plan d'expression

Certains philosophes considèrent que le style est un critère de réussite car plus le style du texte est beau plus le lecteur a envie de lire. Grâce à leur style d'écriture singulier, certains philosophes ont acquis la réputation d'écrivain, comme fut le cas de Platon, Nietzsche, Heidegger cités ci-dessus sans oublier Bergson. Dans une citation, Julien Marias affirme sur Heidegger : «Il n'y a pas de doute que Heidegger est un remarquable écrivain, d'un extraordinaire talent littéraire et, plus particulièrement poétique.»⁵

Il y a des philosophes qui insèrent des citations de grands poètes dans leurs écrits, en guise d'ornement et afin de rendre ces derniers plus agréables à lire; le lecteur comprend ce qui se trouve face à lui sans avoir l'impression de faire un grand effort. Prenons l'exemple d'une citation de Léon Chestov : «On nous enseigne : laissez les morts enterrer leurs morts: et nous avons aussitôt compris et accueilli avec joie cet enseignement. Un poète célèbre, un des plus grand idéa-

⁵ MARIAS, Julian, Les genres littéraires en philosophie, Revue international de la philosophie, Vol 23 No 90, 1969, pp. 495-508.

liste du siècle passé, a exprimé en vers à sa manière ces paroles libératrices : Und der Lebende har recht ! s'écrie-t-il.»⁶

Cette expression poétique ne fait que consolider les propos du philosophe. Or, l'absence de ces citations ne diminue en rien le sens ou le contenu du texte philosophique, c'est pour cela qu'ils sont considérés comme ornement.

Afin de déterminer la structure du langage poétique, Jean Cohen affirme : «On peut figurer le phénomène du style par une ligne droite dont les deux extrémités représentent deux pôles, un pôle prosaïque d'écart nul et un pôle poétique d'écart maximum. Entre les deux se distribuent les différents types de langage effectivement pratiqués. Au plus près du pôle maximum se trouve le poème, au plus près de l'autre pôle se situe, à n'en plus douter, le langage des savants. L'écart n'y est pas nul, mais il tend vers zéro.»⁷

Cette citation nous pousse à réfléchir que si le discours philosophique se situe près du pôle poétique ou bien près du pôle de la prose scientifique, s'il fait partie de ce dernier, il serait dénué de vers ou de métaphores et devrait être exclusivement référentiel.

Or, la versification n'est pas un critère d'identification pour la poésie. En séparant la poésie de la versification, c'est affirmer que la poésie peut se réaliser autant bien en vers qu'en prose. Lorsque l'on affirme que le roman est une oeuvre en prose, c'est soutenir implicitement que le roman ne peut être écrit en vers. Comment peut-on classer alors les romans de Chrétien De Troyes ou de Lamartine qui sont écrits en vers? A partir de ceci, nous pouvons conclure que les vers

⁶ CHESTOV, Léon, La philosophie de la tragédie, Edition Flammarion, Paris, 1966.

⁷ COHEN, Jean, Structure du langage Poétique, Edition Flammarion, Paris, 1968.

ne sont pas l'unique critère de la forme poétique et que nous pouvons, lors de nos lectures, les rencontrer au sein des textes philosophiques.

Ainsi, il peut y avoir, dans des textes philosophiques, des procédés et des formes littéraires. En ce sens la littérature s'insère donc dans la philosophie.

1.3.2 Plan du contenu

Nous avons évoqué, l'insertion de citations et de vers appartenant aux oeuvres littéraires en tant qu'ornement au sein des écrits philosophiques. Il est à savoir qu'ils peuvent aussi être insérés à cause de leur contenu, et être considérés comme comportant des idées philosophiques.

Dans le passage (377b- 383c) de «*La République*», Socrate déclare qu'il faut se méfier des faiseurs de fables, choisir leurs bonnes compositions et laisser de côté les mauvaises. Hésiode et Homère ont été des auteurs de fables totalement fictives et donc mensongères à propos des dieux et des héros, auxquels nous ne pouvons nous fier pour leurs idées philosophiques.

Dans ce cas-là, les citations littéraires ne peuvent constituer qu'une partie du texte philosophique. Mais il y a d'autres cas, où des idées (citations) littéraires peuvent être le fondement d'un texte philosophique.

Nous avons l'exemple de Gabriel Marcel, qui, dans Rilke, témoin du spirituel⁸ commente différents passages des poèmes du philosophe allemand Heidegger. Il s'est interrogé sur la signification de cette parole empruntée à un poème de Hölderlin. De son côté, Chestov expose dans la première partie de "La philosophie de la tragédie", la transformation des convictions de Dostoïevski, proprié-

⁸ BOUCHARD, Guy, Littérature et philosophie. *Études littéraires*, Vol. 9, no. 3, 1976.

taire de l'idée que l'homme le plus disgracié "est tout de même un homme et ton frère", la philosophie de l'espoir est devenue donc une philosophie du désespoir. Etienne Gilson a aussi voulu à partir de «*Dante et la philosophie*»⁹ définir les attitudes de Dante envers la philosophie.

Les philosophes peuvent donc alimenter le champ sémantique de leurs écrits par la littérature mais il reste à savoir si elle peut devenir une valeur philosophique en elle-même.

Certains auteurs imprègnent leurs écrits de valeurs philosophiques, tel est le cas de Montesquieu qui affirmait à son lectorat qu'il s'était : «donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman et de lier le tout par une chaîne secrète et en quelque façon inconnue». L'abbé Prévost qualifiait Manon Lescaut comme un traité de morale réduit agréablement en exercice: l'exemple de Des Grieux devait suffire à persuader le lecteur inexpérimenté de sacrifier la passion à la vertu, tout en se divertissant il apprenait à bien se conduire. Balzac, de son côté se demandait «comment plaire au poète, au philosophe, et aux masses, qui veulent poésie et philosophie sous de saisissantes images». Selon Paul Valéry, l'opposition entre poésie et philosophie serait trop simple : le poète a lui aussi sa pensée abstraite, sa philosophie.¹⁰

Nous venons de rencontrer chez ces auteurs, une valeur philosophique qui marque leurs écrits. Cette valeur nous pouvons la rencontrer aussi chez certains critiques ou théoriciens de la littérature : Aristote considère que la littérature est plus philosophique que l'Histoire. Claude-Edmonde Magny pense que la littérature contient une métaphysique sous-jacente que les critiques littéraires doivent

⁹ Ibid., Vol. 9, no. 3.

¹⁰ Ibid., Vol. 9, no. 3.

mettre au grand jour. Selon Pierre de Boisdeffre, il y a certains écrivains qui veulent par leur art atteindre les fondements de l'Être: Sartre fonde le roman sur l'enseignement de la phénoménologie, Camus retrouve les grandes interrogations de la philosophie grecque antique. Roger Callois affirme, à propos de *Candide*, du *Procès*, de *Gargantua* et de *la Montagne magique* que : «c'est seulement faute d'un meilleur titre qu'on appelle romans de telles compositions»; qu'on «ne nomme pas volontiers leurs auteurs romanciers, mais philosophes», et que «ce sont les idées de Voltaire ou de Kafka, de Rabelais ou de Thomas Mann, qu'on s'attache à découvrir sous le récit qui n'est récit que juste autant qu'il fut indispensable»¹¹

Cependant, même si la littérature comporte une certaine valeur philosophique, on ne peut guère l'identifier à cette dernière. La différence entre littérature et philosophie réside dans les deux types de discours. Pour les suisses Bodmer et Breitinger «la poésie est soeur de la philosophie; tous les objets dont s'occupe le philosophe peuvent aussi devenir ceux de l'artiste qui emploie seulement d'autres moyens pour rendre immédiatement sensible à l'âme ce que le premier propose à l'analyse de l'entendement»; Breitinger précise que le poète a les mêmes grandes pensées que le philosophe mais que, au lieu de les exposer théoriquement, il leur donne une apparence sensible, les revêt d'éléments concrets et imagés propre à frapper l'imagination.¹²

La littérature tout comme la poésie ont le même objectif, celui de l'éclaircissement du mystère de l'être et de l'existence, d'apporter réponses aux questions que l'Homme se pose, seuls les moyens employés diffèrent, le philosophe use des

¹¹ Ibid., Vol. 9, no. 3.

¹² GRAPPIN, Pierre, *La théorie du génie dans le préclassicisme allemand*, pp. 24-35, 1952

concepts et des théories pour convaincre tandis que l'homme de Lettres use de la beauté du langage, des symboles et des figures de style pour persuader, l'objectif reste néanmoins le même.

En partant du principe que le philosophe et l'homme de Lettres ont un objectif commun, celui d'éclairer l'existence humaine pourquoi donc ne pas considérer le romancier et le poète comme philosophes?

Ainsi, la philosophie se rapproche beaucoup plus de l'art que de la science caractérisée par une méthode fondée sur des observations objectives, des raisonnements rigoureux et donne des résultats exacts et vérifiables. La littérature de son côté, ainsi que l'art se basent sur l'intuition, les sentiments et les ressentis afin de donner une vision de l'existence et de l'univers.

Merleau-Ponty déclare que : «La tâche de la littérature et celle de la philosophie ne peuvent plus être séparées. Quand il s'agit de faire parler l'expérience du monde et de montrer comment la conscience s'échappe dans le monde, on ne peut plus se flatter de parvenir à une transparence parfaite de l'expression.

L'expression philosophique assume les mêmes ambiguïtés que l'expression littéraire, si le monde est fait de telle sorte qu'il ne puisse être exprimé que dans des «histoires» et comme montré du doigt. On ne verra plus seulement paraître des modes d'expressions hybrides mais le roman ou le théâtre de part en part métaphysiques, même s'ils n'emploient pas un seul mot du vocabulaire philosophique»¹³

Effectivement, le 20ème siècle a été témoin de la naissance du roman métaphysique, roman où l'Homme cherche à se connaître et à se retrouver dans ce monde qu'il trouve absurde, incohérent et injuste, il veut connaître Dieu, la na-

¹³ MERLAU-PONTY, Maurice, Sens et non-sens, Edition Nagel, 1966.

ture, l'esprit, la matière...etc et se pose des questions sur son existence ainsi que sa condition humaine. Sartre (avec *Les Mains sales* 1948 et *Huit clos* 1945) et Camus (avec *L'Etat de siège* 1984 et *Les Justes* 1949), après la deuxième guerre mondiale ont été les fondateurs du théâtre de l'absurde. Il s'agit d'un théâtre politiquement engagé, basé sur des réflexions philosophiques sur l'action, la responsabilité individuelle et sociale, la liberté, la révolution....etc. Il y a donc eu une fusion entre la littérature et la philosophie.

1.4 UNE NOUVELLE PHILOSOPHIQUE : LE MUR (DE L'EXISTENTIALISME A L'ABSURDE)

Nous ne pouvons évoquer «*Le Mur*» sans faire appel à la philosophie existentialiste et celle de l'absurde. L'existentialisme est un courant philosophique, une manière de penser, résultant d'un climat pessimiste et négatif, où l'Homme se sentait instable et vivait dans une insécurité due aux deux guerres mondiales, il se trouvait projeté dans un monde qui n'a pas de sens, il ne sait plus de quoi est fait son futur et se pose des questions sur le pourquoi de son existence.¹⁴

Le terme d'existentialisme a été utilisé pour la première fois par Heidegger dans "*L'Etre et le temps*" en 1927 puis repris par Jasper dans "*Philosophie de l'existence*" en 1938. Ce mode de pensée a été adopté en France à partir des années 30 jusqu'aux années 60 et ce par Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Simone De Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty, Gabriel Marcel...etc.

L'existentialisme postule que L'Homme, loin de constituer un être donné au départ et doué de raison, n'est d'abord que néant, et le fait même d'exister est absurde. Ainsi, l'homme existe avant d'être, c'est ce qui est dit dans la célèbre cita-

¹⁴ Dictionnaire de la philosophie, Larousse, Edition LIBRAIRIE LAROUSSE, Paris, 1982.

tion de Sartre : «L'existence précède l'essence.». C'est donc l'homme qui doit donner sens et signification à sa vie, il n'est que ce qu'il fait de lui-même, il forme l'essence de sa vie par ses propres actions et décisions. L'existentialisme considère chaque homme comme un être unique, responsable de ses actes et maître de son destin, il a l'entière liberté de choisir qui il veut être, des valeurs qu'il veut adopter ou encore les principes qui le guideront tout au long de sa vie¹⁵. Il a donc une liberté absolue d'être l'Homme qu'il veut, ceci n'est pas déterminé par Dieu ou quelconque religion ou doctrine: «Il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté»¹⁶. L'homme est donc condamné à être libre, c'est cette liberté absolue qui lui génère de l'angoisse, il est sans cesse incertain des choix qu'il doit effectuer.

L'existentialisme se base sur l'idée que notre existence est absurde et injustifiée, le hasard est la seule force dominante, même si l'homme a une liberté absolue, la fatalité finit toujours par l'avoir: la mort est inévitable. L'absurde provient aussi de l'idée que l'homme est impuissant face à certains événements qui se passent, et malgré sa liberté, il ne pourra rien y changer.

L'absurde est un courant philosophique issu de l'existentialisme qui présente la nature angoissée de l'homme et aborde surtout l'absurdité de sa condition qui n'a pas de sens.¹⁷ L'homme prend conscience du caractère machinal de son existence ainsi que la certitude de la mort qui l'attend, il se retrouve alors impuissant face à cette fatalité et ne trouve point sens à son existence.

¹⁵ Dictionnaire de la philosophie, Larousse, Edition LIBRAIRIE LAROUSSE, Paris, 1982.

¹⁶ SARTRE, Jean-Paul, L'Existentialisme est un humanisme, Edition GALLIMARD, Paris, 1946

¹⁷ LA LITTÉRATURE MA PASSION, 2017, en ligne
<<http://sacerdoce.canalblog.com/archive/2107/03/01/34996994.html>>, consulté le 20 mars 2019.

Le concept de l'absurde a été défini par Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, qui condamné pour avoir défié les dieux et combattu la mort, devait rouler une pierre jusqu'au sommet d'une montagne, mais impossible qu'elle y reste, il devait à chaque fois la remonter. Ainsi est caractérisée l'existence de l'être humain, chaque jour il effectue les mêmes gestes et accomplit les mêmes tâches jusqu'au jour de sa mort (1942), repris dans *«L'Étranger»* (1942), puis au théâtre dans *«Caligula»* et *«Le Malentendu»* (1944). D'autres écrivains et dramaturges ont fait part du théâtre de l'absurde tel que Eugène Ionesco avec *«La Cantatrice chauve»* (1950) et Samuel Beckett avec *«En attendant Godot»* (1952).

«Le Mur» est une nouvelle qui relate l'histoire de trois prisonniers, condamnés à mort pour être des opposants au régime franquiste espagnol.

Le récit est narré par Pablo Ibieta, le personnage principal condamné pour avoir dissimulé chez lui un opposant au régime: Ramon Gris. Il est accompagné de deux autres prisonniers: Juan Mirbal, le frère d'un révolutionnaire ainsi que Tom Steinbock. Ils se retrouvent les trois à attendre l'aube pour être fusillés et perçoivent cette mort imminente et inévitable comme quelque chose d'inhumain. Ibieta s'analyse et décrit l'étrangeté et l'absurdité qu'il ressent dans ce huit clos, et face à la mort. Or, Il n'avait qu'une chance de survivre, c'était celle de dénoncer son ami. En refusant de devenir traître, il s'obstine à garder le silence et lorsque l'heure de son exécution approche, il décide de faire une farce aux soldats en leur disant que son ami se cachait au cimetière. Comme le monde est régi par les lois de l'absurde, Ramon y fut retrouvé et fusillé, Ibieta devient traître malgré lui.

A partir de cette nouvelle, Sartre défend l'idée que la mort ne peut être qu'absurdité pour la condition humaine, même si l'Homme sait qu'il n'est pas éternel, connaître la date de sa mort ou de son exécution n'est pas acceptable pour lui, la

mort lui fait peur, le terrorise, ainsi, il redoute ce qui l'attend de l'autre côté du mur : «Steinbock...Steinbock... Voilà. Vous êtes condamnés à mort. Vous serez fusillés demain matin. Il regarda encore : Les deux autres aussi, dit-il. C'est pas possible, dit Juan. Pas moi.»¹⁸. Le petit Juan n'accepte pas le fait qu'il va être fusillé le lendemain, il n'arrive pas à accepter cette idée.

Dans un autre passage, Pablo Ibieta affirme qu'avant cette nuit-là, il n'avait jamais réellement songé à la mort, pour lui, il n'est pas naturel qu'un homme, de son vivant pense ou imagine sa mort : «Mais ça m'agaçait: je n'avais jamais pensé à la mort parce que l'occasion ne s'en était pas présentée, mais maintenant l'occasion était là et il n'y avait pas autre chose à faire que de penser à ça?»¹⁹ ou encore : «il ne se rendait pas compte de la situation, et je voyais bien qu'il ne voulait pas s'en rendre compte. Moi-même je ne réalisais pas encore tout à fait, je me demandais si on souffrait beaucoup, je pensais aux balles, j'imaginai leur grêle brûlante à travers mon corps»²⁰. Ibieta n'arrivait pas à comprendre ce qui allait lui arriver même s'il savait parfaitement que cette nuit allait être pour lui la dernière : «Il va nous arriver quelque chose que je ne peux pas comprendre»²¹, «ça n'est pas naturel de mourir. Et, depuis que j'allais mourir, plus rien ne me semblait naturel, ni ce tas de poussière, ni le banc, ni la sale gueule de Pedro»²² cette citation illustre à merveille l'idée que lorsque l'homme prend conscience de l'absurdité de la vie résultant de la mort imminente qui le guette sans cesse, il

¹⁸ SARTRE, Jean-Paul, *Le Mur*, Edition GALLIMARD, Paris, 1939, p15.

¹⁹ Ibid., p17.

²⁰ Ibid., p17.

²¹ Ibid., p22.

²² Ibid., p24.

comprend que la vie est pleine de paradoxes et que notre existence est insignifiante et dénuée de sens.

Attendre sa mort, n'est point évident, et savoir que l'on va mourir dans quelques heures est un supplice, un moment insurmontable, c'est pour cela que les soldats ont mis à la disposition des condamnés un médecin (et un prêtre s'ils le désiraient) : «Je me mets à votre disposition. Je ferais tout mon possible pour que ces quelques heures vous soient moins lourdes.»

La seconde idée mise en valeur à travers ce récit est l'un des piliers de l'existentialisme : la liberté. En effet, Pablo a tout fait pour mourir en héros, il voulait décider de ce qu'il voulait être et mourir dignement. Il a refusé de dénoncer son ami au détriment de sa propre vie. Il existe plusieurs passages qui démontrent cela : «je ne voulais pas de ça, je ne voulais pas mourir comme une bête, je voulais comprendre.»²³. Ou encore dans le passage suivant: «je jetai un coup d'oeil sur le petit, je vis ses maigres épaules sanglotantes et je me sentis inhumain: je ne pouvais avoir pitié ni des autres ni de moi-même. Je me dis : je veux mourir proprement.»²⁴. Dans le passage suivant, Pablo ne voulait pas montrer ses faiblesses ni sa terreur devant la mort et voulait se montrer fort : «J'entendais les salves à intervalles presque réguliers; à chacune d'elles, je tressaillais. J'avais envie de hurler et de m'arracher les cheveux. Mais je serrais les dents et j'enfonçais les mains dans mes poches parce que je voulais rester propre.»²⁵

Il refusait de devenir traître, et avait choisi de rester intègre : «Je préférerais plutôt

²³ Ibid., p27.

²⁴ Ibid., p31.

²⁵ Ibid., p33.

crever que de livrer Gris.» et dans le passage suivant : «Et pourtant j'étais là, je pouvais sauver ma peau en livrant Gris et je me refusais à le faire.»²⁶.

La troisième idée est le rire final qui clôture le récit afin de souligner le non-sens de la condition humaine : «Tout se mit à tourner et je me retrouvai assis par terre: je riais si fort que les larmes me vinrent au yeux.»²⁷. Lorsque Pablo sut de la part d'un nouveau arrivé en prison la mort de Ramon Gris, retrouvé par les soldats au cimetière, il éclata de rire afin de dépasser la situation aberrante dans laquelle il s'était retrouvé malgré lui.

²⁶ Ibid., p35.

²⁷ Ibid., p38.

CHAPITRE 2

LA MORT, UN MYSTERE DE LA
CONDITION HUMAINE

Du latin "Mors", la mort s'étend comme la fin de la vie, une cessation physique de cette dernière. Dans son sens philosophique, elle fut considérée successivement par une pluralité d'auteurs. Platon l'a ainsi définie comme le terme d'une vie terrestre et l'accès à un monde idéal. Epicure ou encore Lucrèce, l'ont définie comme la dissolution de l'âme et du corps. Heidegger l'envisage comme la forme même de la vie humaine, considérée dans sa finitude; cette forme saisie et assumée, permet l'accès à l'authenticité. Enfin, Sartre, voyait la mort comme un fait sans aucune cause ontologique. Qu'en est elle pour l'Homme?

28

Deux vérités absolues marquent la vie de l'Homme: son existence ainsi que sa mort. Depuis son jeune âge, l'homme sait inconsciemment que viendra le jour où il mourra, Heidegger affirme : «Dès qu'un humain vient à la vie, déjà il est assez vieux pour mourir.»²⁹. Néanmoins, il a énormément de mal à accepter cette idée, il a du mal à se représenter sa fin ou à imaginer ce qui l'attend après sa mort. Il se demande s'il s'agit de la fin de son parcours ou bien s'il y a une autre vie après la mort. C'est ce flou et cet inconnu, l'idée de l'au-delà et du néant qui l'angoissent plus que la mort en elle-même.

En tant que croyants et musulmans, nous avons la conviction que notre mort n'est point la fin de notre vie mais le début d'une autre, ce n'est qu'un passage, une transition vers un monde meilleur. Or, parfois, l'homme a tendance à oublier sa condition de mortel et à se croire éternel, il s'accroche à la vie et à ses plaisirs, il entreprend des projets et se dessine des rêves qu'il veut réaliser, (l'homme est de nature ambitieux et insatisfait), il est emporté par le tourbillon de la vie et ou-

²⁸ LA MORT EN PHILOSOPHIE, en ligne <<https://la-philosophie.com/philosophie-mort-definition>>, consulté le 01 mai 2019.

²⁹ Ibid.

blie par conséquent l'inéluctabilité de la mort, ou bien il se pourrait que l'homme s'occupe, exerce des activités, s'acharne au travail afin de ne pas avoir de temps vide, ce qui pourrait le mener à songer à la mort, il se divertit donc pour fuir la réalité de sa condition humaine qu'il trouve insensée. L'homme perçoit sa mort comme quelque chose d'inhumain sinon il la vivrait comme n'importe quel autre événement de son existence.

2.1 L'ANGOISSE DU MOI ET LA DECHEANCE FACE A LA MORT

Ce qui différencie l'homme de l'animal est que l'homme meurt à la différence de l'animal qui périt, en outre, il est conscient qu'il y aura un moment où il n'existera plus. Cette conscience de la mort est signe d'humanité. Or, savoir qu'il viendra le jour où il mourra le plonge dans une angoisse constante. Il ne s'agit pas de la peur de la mort comme événement qui mettra fin à notre existence mais d'une angoisse car notre conscience a du mal à accepter l'inconnu et le néant de l'après-mort.

Penser ou imaginer la mort des autres nous est tout à fait concevable car nous sommes déjà passés par l'expérience douloureuse de perdre un être cher. Certes, ce n'est guère facile à vivre mais du moins nous pouvons dépasser cette situation triste et amère.

Mais la plus grande angoisse et la plus grande terreur c'est lorsqu'il s'agit de notre propre mort, c'est un calvaire pour l'homme que de savoir que sa mort est imminente comme il peut être le cas d'un cancéreux en phase terminale ou bien d'un condamné à mort qui attend son exécution dans quelques jours ou peut être même dans quelques heures, en une nuit, ils voient leur vies défiler devant eux et s'imaginent leur exécution à maintes reprises tel est le cas de nos trois prisonniers républicains : Pablo, Tom et Juan. Ils angoissent et agonisent petit à petit,

ils s'éteignent à petit feu, c'est la déchéance de l'homme face à la mort, sa destination finale.

2.1.1 La déchéance morale

Il n'y a rien de plus éprouvant que la souffrance morale, ce que nous ressentons ou éprouvons se répercute systématiquement sur notre physique, par exemple: lorsqu'une personne est angoissée, elle ressent des perturbations au niveau de son estomac ou bien une baisse de tension artérielle comme il peut être le cas d'une hausse. C'est notre cerveau qui envoie des signes de détresse à notre corps, et ce dernier réagit. Dans l'une de ses citations, Victor Hugo affirme : «Qu'est ce que la douleur physique près de la douleur morale !»³⁰.

Dans le cas de Pablo comme dans le cas du personnage principal du roman «Le Dernier jour d'un condamné», la mort imminente leur inflige un vrai supplice psychique, dont ils ne peuvent se détourner. Notre protagoniste commence à ressentir des sensations qu'il n'a jamais ressenties auparavant, à adopter des attitudes qui ne lui sont pas coutumières et à percevoir ce qui l'entoure d'une manière différente.

«j'allais continuer, mais tout d'un coup il m'arriva quelque chose qui me surprit: la présence de ce médecin cessa brusquement de m'intéresser. D'ordinaire, quand je suis sur un homme, je ne le lâche pas. Et pourtant l'envie de parler me quitta; je haussai les épaules et je détournai les yeux.»³¹ (p 18)

A partir de ce passage, nous comprenons que Pablo commençait à se désintéresser de tout ce qui l'entourait, la présence du médecin belge qui, avant quelques

³⁰ HUGO, Victor, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Paris, 1932.

³¹ SARTRE, Jean-Paul, *Le Mur*, Edition GALLIMARD, Paris, 1939, p18.

instants l'agaçait, lui devint à présent sans aucun intérêt. Dans le passage suivant, il ressentait des sensations qu'il n'arrivait pas à comprendre, il se sentait écrasé sous un poids énorme, sans savoir si cela était dû à la pensée de la mort, de sa crainte, ou autre.

«Je regardai un bon moment le rond de lumière que la lampe faisait au plafond. J'étais fasciné. Et puis, brusquement, je me réveillai, le rond de lumière s'effaça, et je me sentis écrasé sous un poids énorme. Ce n'était pas la pensée de la mort, ni la crainte: c'étais anonyme.»³²

«Le petit Juan parla tout à coup. Vous êtes médecin? Oui, dit le belge. Est-ce qu'on souffre (...) longtemps? Oh! Quand? (...) Mais non, dit le belge d'une voix paternelle, c'est vite fini. Mais je (...) on m'avait dit (...) qu'il fallait souvent deux salves. Quelquefois, dit le Belge en hochant la tête. Il peut se faire que la première salve n'atteigne aucun des organes vitaux. Alors il faut qu'ils rechargent les fusils et qu'ils visent de nouveau. Alors il faut qu'ils rechargent les fusils et qu'ils visent de nouveau? Il réfléchit et ajouta d'une voix enrouée : ça prend du temps! Il avait une peur affreuse de souffrir, il ne pensait qu'à ça : c'était de son âge.»³³

Le cadet d'entre eux commençait à se poser des questions sur son exécution, il avait peur de souffrir. C'est cette peur qui le faisait souffrir moralement avant même de souffrir physiquement. Or, Malgré leur différence d'âge et de génération, Tom ressentait la même chose et avait les mêmes pensées (comme quoi tout les condamnés à mort se ressemblent et pensent la même chose).

Dans le passage suivant, Tom assimile cette attente de la mort à un cauchemar dont on veut se réveiller mais que l'on n'arrive pas. Il songe à ce qui advien-

³² Ibid.

³³ Ibid., p20.

dra de son corps après sa mort, s'imagine même son propre cadavre et admet que le fait d'attendre sa propre mort n'est point humain et que l'on ne pourrait jamais s'y préparer.

«C'est comme dans les cauchemars, disait Tom. On veut penser à quelque chose, on a tout le temps l'impression que ça y est, qu'on va comprendre et puis ça glisse, ça vous échappe et ça retombe. Je me dis : après, il n'y aura plus rien. Mais je ne comprends pas ce que ça veut dire. Il y a des moments où j'y arrive presque (...) et puis ça retombe, je recommence à penser aux douleurs, aux balles, aux détonations. Je suis matérialiste, je te le jure; je ne deviens pas fou. Mais il y a quelque chose qui ne va pas. Je vois mon cadavre : ça n'est pas difficile mais c'est moi qui le vois, avec mes yeux. Il faudrait que j'arrive à penser (...) à penser que je ne verrai plus rien, que je n'entendrai plus rien et que le monde continuera pour les autres. On est pas faits pour penser ça, Pablo. Tu peux me croire : ça m'est déjà arrivé de veiller toute une nuit en attendant quelque chose. Mais cette chose-là, ça n'est pas pareil : ça nous prendra par-derrière, Pablo, et nous n'aurons pas pu nous y préparer.»³⁴.

«Je ne voulais plus penser à ce qui arriverait à l'aube, à la mort. ça ne rimait à rien, je ne rencontrais que des mots ou du vide. mais dès que j'essayais de penser à autre chose je voyais des canons de fusil braqués sur moi. J'ai peut-être vécu vingt fois de suite mon exécution; une fois même, j'ai cru que ça y était pour de bon: j'avais dû m'endormir une minute. Ils me traînaient vers le mur, et je me débattais; je leur demandais pardon. Je me réveillai en sursaut et je regardai le Belge: j'avais peur d'avoir crié dans mon sommeil.»³⁵.

³⁴ Ibid., p23.

³⁵ Ibid., p26.

Même le plus courageux d'entre eux, Pablo n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à sa mort, dès qu'il s'apprêtait à penser à autre chose, il commençait à s'imaginer son exécution.

Dans le prochain passage, il voyait sa mort partout, tout lui rappelait sa mort, même les objets qui l'entouraient.

«mais je trouvais aussi que les objets avaient un drôle d'air: ils étaient plus effacés, moins denses qu'à l'ordinaire. Il suffisait que je regarde le banc, la lampe, le tas de poussière, pour que je sente que j'allais mourir. Naturellement, je ne pouvais pas clairement penser ma mort, mais je la voyais partout, sur les choses, dans la façon dont les choses avaient reculé et se tenaient à distance, discrètement, comme des gens qui parlent bas au chevet d'un mourant.»³⁶.

«Ils sortirent. Le Belge et les deux geôliers sortirent aussi; je restai seul. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, mais j'aurais mieux aimé qu'ils en finissent tout de suite. J'entendais des salves à intervalles presque réguliers; à chacune d'elles, je tressaillais. J'avais envie de hurler et de m'arrachais les dents.»³⁷

Pablo était arrivé au bout de sa souffrance, il n'en pouvait plus d'attendre, à chaque fois qu'il entendait les retentissement des balles, il ressentait des sensations étranges et avait envie de hurler pour extérioriser toute la douleur qu'il endurait, il allait presque devenir fou.

2.1.2 La déchéance physique

Tout comme la souffrance morale, la douleur physique est ce qui caractérise par excellence le héros dans le récit, le but des écrivains n'est pas de présenter

³⁶ Ibid., p29.

³⁷ Ibid., p32.

aux lecteurs un héros dont l'existence n'est que joie et bonheur mais de leur présenter un personnage à travers lequel ils peuvent se reconnaître, un personnage qui, tout comme eux, rencontre des obstacles, vis des déchirures, des drames et des malheurs. A ce propos, Charles Grivel témoigne : «il faut souffrir pour plaire (...) "Il n'y a pas d'amour heureux", dit la chanson; il n'y a pas de héros heureux, dit le roman. Tout récit vit de l'exposé des malheurs et des peines de son personnage: il n'y a pas de récit heureux.»³⁸

C'est de cette dimension existentielle, inspirée de son propre contexte que Sartre a usé pour donner plus de poids à son écrit et présenter aux lecteurs un héros victime de la cruauté et de l'absurdité de la vie, qui souffre moralement et physiquement, un héros qui n'a plus le contrôle sur son corps, qui ressent une grande douleur physique qui n'est réellement que le miroitement d'une souffrance morale.

«Il avait un visage trop fin et la peur, la souffrance l'avaient défiguré, elles avaient tordu tous ses traits. Trois jours auparavant, c'était un même dans le genre mièvre, ça peut plaire; mais maintenant il avait l'air d'une vieille tapette»³⁹.

La douleur que Juan éprouvait s'est faite ressentir sur ses traits du visage, il ne ressemblait plus au jeune homme qu'il était quelques jours avant sa condamnation. Maintenant, la douleur se voyait sur son visage qui s'est enlaidi par cette

³⁸ Douleur, souffrances et peines : Figures du héros populaire et médiatique, en ligne < https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2005_num_35_128_6605_t11_0141_0000_3>, consulté le 21 mai 2019.

³⁹ SARTRE, Jean-Paul, *Le Mur*, Edition GALLIMARD, Paris, 1939, p18.

dernière. Pour dire que la douleur ne nous change pas seulement de l'intérieur mais aussi de l'extérieur.

«Je portais mes mains à ma figure: j'étais trempé de sueur. Dans cette cave, au gros de l'hiver, en plein courant d'air, je suis. Je passais les doigts dans mes cheveux qui étaient feutrés de transpiration; en même temps, je m'aperçus que ma chemise était humide et collait à ma peau: je ruisselais depuis une heure au moins et je n'avais rien senti.»⁴⁰

A l'approche de leur exécution, Pablo subit un dérèglement de température corporelle, il suait alors qu'ils étaient en hiver et que la température de la cellule était très basse. Ceci était une réaction de son corps face à l'angoisse extrême qu'il ressentait: il souffrait intérieurement. Néanmoins, ce n'est qu'après une heure de temps qu'il se rendit compte de l'état fiévreux dans lequel il se trouvait.

«Je sens déjà les blessures; depuis une heure j'ai des douleurs dans la tête et dans le cou. Pas de vraies douleurs; c'est pire: ce sont des douleurs que je sentirai demain matin.»⁴¹

Dans ce passage, Pablo, à force de s'imaginer la douleur qu'il ressentira lorsque les salves déchireront sa chair de vivant, commença à ressentir des blessures, des douleurs à la tête et au coup. Ceci illustre à merveille l'idée que c'est le moral qui agit sur le physique, lorsque l'Homme souffre moralement, cela atteint ses facultés sensorielles et se voit sur son corps.

«Juan ne bougea pas. Deux soldats le prirent aux aisselles et le mirent sur ses pieds. Mais dès qu'ils l'eurent lâché il retomba.»⁴²

⁴⁰ Ibid., p19.

⁴¹ Ibid., p22.

Or, tellement Juan était effrayé de la mort qu'il ne pouvait même plus tenir sur ses jambes, ses membres devenaient flasques et sans aucune force, il était tétanisé et paralysé par la peur.

2.2 Une nouvelle conception du monde

Lorsque l'Homme se retrouve face à la mort, sa vision du monde change, il comprend combien son existence est éphémère et commence à donner à chaque chose sa juste valeur. Parfois, on se tracasse, on dramatise lorsqu'on est face à un imprévu, on fait comme s'il s'agissait de la fin du monde alors que ce n'est qu'un petit soucis du quotidien. Etre en face de la mort, nous rappelle combien la vie est banale et combien l'on a tendance à accorder beaucoup d'importance à des choses qui ne valent pas la peine ou à des personnes qui ne le méritent pas et à négliger ce qui doit être normalement pris en considération et plus au sérieux.

C'est peut être, comme nous l'avons dit précédemment, pour oublier le caractère imminent de la mort et pour s'en détourner que l'homme se divertit et s'occupe des futilités, c'est pour fuir sa réalité et la vérité même de son existence (car s'il y a bien deux vérités que l'homme doit accepter c'est bien son existence ainsi que sa mort), et c'est la mort qui le ramène à la réalité et le fait atterrir sur terre et lui fait rappeler ce qu'il a tendance à oublier qu'il est mortel.

Dans notre nouvelle, Sartre nous en donne l'exemple, à travers Pablo qui commence à regretter d'avoir fait et de n'avoir pas fait certaines choses, de n'avoir pas fait la différence entre l'essentiel et le superflu. Se retrouvant face à sa mort, il comprend finalement que la vie n'est qu'absurdité, qu'il a dépensé énormément de temps et d'énergie sur des choses qui ne valent pas la peine, qu'il

⁴² Ibid., p32.

courrait derrière la vie, la liberté, l'amour, les joies et les plaisirs tout en oubliant que rien de tout cela ne peut durer. Était-il trop optimiste pour un mortel!

Or, tantôt il se rappelait combien la vie était belle et valait la peine d'être vécue, tantôt il voulait renoncer à tout et se laisser aller vers la mort qui l'attendait.

2.2.1 L'amour de la vie

Nous disons souvent que c'est lorsque nous nous apprêtons à perdre quelque chose, que nous connaissons sa propre valeur, que c'est lorsque nous nous apprêtons à quitter la vie que nous reconnaissons sa beauté . Nous avons tendance à nous plaindre des petits soucis du quotidien, à voir seulement ce qui ne marche pas comme nous le souhaitons et à oublier d'être reconnaissants pour ce que nous possédons, jusqu'au jour où nous nous trouvons confronté à la fatalité de notre destinée. Dans le passage suivant, Pablo, au fin fond de sa cellule, de son petit coin sombre, admirait la splendeur du ciel, se rappelait les plages de l'Atlantique qu'il avait longées, le goût du manzanilla qu'il prenait dans un bar qui lui est coutumier et s'imaginait les arènes que le soleil couvrait de moitié. Il était à la fois émerveillé de ces souvenirs et nostalgique, car une fois mort, tout cela n'aurait plus aucune importance.

«Le ciel était superbe, aucune lumière ne se glissait dans ce coin sombre, et je n'avais qu'à lever la tête pour apercevoir la Grande Ourse. Mais ça n'était plus comme auparavant: l'avant-veille, de mon cachot de l'archevêché, je pouvais voir un grand morceau de ciel et chaque heure du jour me rappelait un souvenir différent. Le matin quand le ciel était d'un bleu dur et léger, je pensais à des plages au bord de l'Atlantique; à midi je voyais le soleil et je me rappelais un bar de Séville, où je buvais du manzanilla en mangeant des anchois et des olives; l'après-midi j'étais à l'ombre profonde qui

s'étend sur la moitié des arènes pendant que l'autre moitié scintille au soleil: c'était vraiment pénible de voir ainsi toute la terre se refléter dans le ciel.»⁴³

Quant au passage ci-dessus, notre héros se remémore ses bons ainsi que ses mauvais souvenirs, il revoyait les visages d'anciennes connaissances et se rappelait ses moments de galères dans lesquels il avait manqué mourir de faim. Même si sa vie n'a pas été facile autrefois, mais il la préférait à sa situation actuelle où tout est néant, ne sachant ce qui l'attend après sa mort. Même les mauvais moments qu'il avait passés lui paraissaient plus agréables que ce qu'il est en train d'endurer.

«Une foule de souverains me revinrent, pêle-mêle. Il y en avait de bons et de mauvais- ou du moins je les appelais comme ça avant. Il y avait des visages et des histoires. Je revis le visage d'un petit navillero qui s'était fait encorner à Valence pendant la Feria, celui d'un de mes oncles, celui de Ramon Gris. Je me rappelai des histoires: comment j'avais chômé pendant trois mois en 1926, comment j'avais manqué crevé de faim.»⁴⁴

2.2.2 La banalité et l'absurdité de la vie

Tout homme oeuvre pour donner sens à sa vie, travaille dur pour s'assurer un bon avenir, met de son côté toutes les chances pour réussir ce qu'il entreprend et devient optimiste plus qu'il n'en faut. Lorsque la mort le rattrape, il commence à se poser une multitude de questions, parmi lesquelles: pourquoi vivre si ce n'est pour mourir à la fin?

⁴³ Ibid., p21.

⁴⁴ Ibid., p27.

Ce n'est qu'avec la confrontation avec la mort que l'homme se rend compte que la vie est dénuée de sens, il comprend que quoi qu'il fasse ou quoi qu'il dise de son vivant, il n'y a qu'une seule et unique vérité qui l'attend : la mort. Dès lors, plus rien ne compte et plus rien n'a de l'importance.

«Je me souvins d'une nuit que j'avais passée sur un banc à Grenade: je n'avais pas mangé depuis trois jours, j'étais enragé, je ne voulais pas crever. ça me fit sourire. Avec quelle âpreté, je courais après le bonheur, après les femmes, après la liberté. pourquoi faire. J'avais voulu libérer l'Espagne, j'admirais Pi y Margall, j'avais adhéré au mouvement anarchiste, j'avais parlé dans des réunions publiques: je prenais tout au sérieux, comme si j'avais été immortel.»⁴⁵

Pablo, dans la situation où il se trouvait affirme qu'il tenait à la vie, au bonheur, à la liberté, qu'il était engagé politiquement pour libérer l'Espagne, et prenait à coeur tout ce qu'il entreprenait. Il faisait tout cela en oubliant la mort et dans le passage suivant il affirme que s'il avait pensé qu'il allait mourir de cette manière, exécuté à coup de fusil après avoir passé une nuit à s'imaginer sa mort, il n'aurait fait aucun effort au cours de son existence.

«A ce moment-là, j'eus l'impression que je tenais toute ma vie devant moi et je pensai : c'est un sacré mensonge. Elle ne valait rien puisqu'elle était finie. Je me demandais comment j'avais pu me promener, rigoler avec des filles : je n'aurais pas remué le petit doigt si seulement j'avais imaginé que je mourais comme ça.»⁴⁶

«J'étais avec elle depuis un an. La veille encore, je me serais coupé un bras à coups de hache pour la revoir cinq minutes. C'est pour ça que j'en avais parlé,

⁴⁵ Ibid., p27.

⁴⁶ Ibid., p27.

c'était plus fort que moi. A présent je n'avais plus envie de la revoir, je n'avais plus rien à lui dire. Je n'aurais même pas voulu la serrer dans mes bras»⁴⁷

Pablo ne ressentais plus le désir de revoir celle qu'il aimait, celle pour qui il était prêt à tout. Désormais, plus rien ne lui donnait envie.

«Dans l'état où j'étais, si l'on était venu m'annoncer que je pouvais rentrer tranquillement chez moi, qu'on me laissait la vie sauve, ça m'aurait laissé froid: quelques heures ou quelques années d'attente c'est tout pareil, quand on a perdu l'illusion d'être éternel. Je ne tenais plus à rien, en un sens, j'étais calme.»⁴⁸

A travers ce passage, nous comprenons que lorsque l'homme perd l'illusion d'être éternel, la mort devient banale à ses yeux. qu'il meurt dans peu de temps ou après plusieurs années, ça lui est égal.

2.3 LA SYMBOLIQUE DU «MUR»

D'une manière générale, le mur est une structure qui sépare deux espaces l'un de l'autre, il est donc une démarcation, une frontière, comme le Mur de Berlin qui opposait le bloc capitaliste de l'ouest au bloc communiste de l'est, ce mur était le symbole de la guerre froide.

Vers la fin de la seconde guerre mondiale, ces murs étaient quasi-inexistants, puis le nombre de murs est passé de 11 jusqu'à la chute du mur de Berlin en 1989 pour arriver aujourd'hui au nombre de 70 surtout après les attaques du 11 sep-

⁴⁷ Ibid., p28.

⁴⁸ Ibid., p29.

tembre aux Etats-Unis et avec les attentats du printemps arabe.⁴⁹ Les murs sont devenus donc un outil de protection contre toutes menaces éventuelles et délimitent un espace de sécurité par rapport à un espace hostile; comme ils peuvent être le résultat d'un conflit étatique entre deux nations ou plus: la Corée du nord et la Corée du sud ainsi que l'Inde et le Pakistan.⁵⁰ Le plus ancien mur fut construit au 3ème siècle av.J-C⁵¹, il s'agit de la grande muraille de Chine, qui, à l'époque avait pour but de protéger la Chine des invasions barbares. Elle est de loin le plus grand et le plus long mur que l'homme ait construit.

Le mur n'est pas qu'un élément matériel, c'est aussi un élément spirituel et symbolique qui représente une barrière, un obstacle. D'un point de vue métaphorique, nous pouvons dire par exemple qu'entre la vie et la mort se dresse un mur. Lorsqu'une personne est face à un obstacle psychologique, on lui demande de prendre son courage à deux mains et de sauter de l'autre côté du mur. Ou bien lorsqu'une personne est face à une autre personne qui est insensible et indifférente, on dit qu'elle est face à un mur, ceci est dû à la dureté et à la puissance de ce dernier. Un mur peut donc symboliser plusieurs situations.

2.3.3 Le mur à travers la guématrie

Les hébreux sont les premiers à avoir fait recours à la guématrie, technique herméneutique traditionnelle dans le judaïsme qu'ils nommaient Cabale (ou Kabbale, de l'hébreu Qabalah), dans le but de donner une signification aux noms, propres soient-ils ou bien communs.

⁴⁹ Le mur, Symbole de la "vulnérabilité" d'une société, en ligne <http://www.lepoint.fr/monde/le-mur-symbole-de-la-vulnerabilite-d-une-societe-27-02-2017-2107858_24.php> consulté le 05 juin 2019.

⁵⁰ Le mur, Symbole de la "vulnérabilité" d'une société, en ligne <<http://www.fmsh.fr/fr/college-etudesmondiales/28831=22.php>> consulté le 05 juin 2019.

⁵¹ Ibid.

Afin de déterminer la symbolique du mur, nous allons recourir à la guématrie. Cette dernière est dérivée du terme géométrie et est une forme d'interprétation propre à la Bible hébraïque. Elle consiste à additionner la valeur numérique des lettres et des phrases selon l'ordre alphabétique, afin de les interpréter. Ensuite, il faut additionner les valeurs obtenues pour avoir à la fin une valeur générique finale.

Le chiffre final obtenu, possède une valeur symbolique qui sert à donner une signification au nom.⁵²

Le Mur, nous allons prendre l'intégralité du titre, car il ne s'agit pas de quelconque mur, mais il s'agit du mur face auquel ces trois prisonniers allaient être exécutés, il s'agit du mur sur lequel ils seront adossés lorsque des balles traverseront leurs corps chauds où le sang circule encore, il s'agit du mur qui sera le seul témoin de leur exécution.

$$L=12, E=5. M=13, U=21, R=18$$

$$12+5=17, 1+7=8$$

$$13+21+18=52, 5+2=7$$

$$8+7=15 \text{ et } 1+5=6$$

Si nous inversons le 6 on obtient le chiffre 9 qui est la date des sabotages des munitions dont Pablo ainsi que ses camarades de prison ont été soupçonnés, c'est ce jour là que leur vie a basculé. Ils sont passés de statut d'hommes libres au statut hommes déchus et effondrés qui attendent leur mort.

⁵² L'onomastique, Cours et idées en ligne, 2009 en ligne, <<http://ciel.id.st/l-onomastique-a847305>>. consulté le 06 juin 2019.

Si nous divisons le chiffre 6 par le chiffre 3, qui est le nombre des condamnés à mort, nous obtenons le chiffres 2.

Ce chiffre reflète le mur : il a deux facettes, et deux façades comme chaque paroi. Franchir ce mur ou sauter pardessus, c'est passer d'un stade à un autre, de la vie à la mort. Dans une période très courte, ces prisonniers ont connu les joies de la vie : «Le ciel était superbe, aucune lumière ne se glissait dans ce coin sombre, et je n'avais qu'à lever la tête pour apercevoir la Grande Ourse. Mais ça n'était plus comme auparavant: l'avant-veille, de mon cachot de l'archevêché, je pouvais voir un grand morceau de ciel et chaque heure du jour me rappelait un souvenir différent. Le matin quand le ciel était d'un bleu dur et léger, je pensais à des plages au bord de l'Atlantique; à midi je voyais le soleil et je me rappelais un bar de Séville, où je buvais du manzanilla en mangeant des anchois et des olives; l'après-midi j'étais à l'ombre profonde qui s'étend sur la moitié des arènes pendant que l'autre moitié scintille au soleil: c'était vraiment pénible de voir ainsi toute la terre se refléter dans le ciel.»⁵³, ainsi que la déchéance : «A ce moment-là, j'eus l'impression que je tenais toute ma vie devant moi et je pensai : c'est un sacré mensonge. Elle ne valait rien puisqu'elle était finie. Je me demandais comment j'avais pu me promener, rigoler avec des filles: je n'aurais pas remué le petit doigt si seulement j'avais imaginé que je mourais comme ça.»⁵⁴.

Ce mur a été donc une séparation dans leur existence, une facette du mur représente leur vie avant leur condamnation et l'autre facette représente leur vie après leur condamnation. La mort est donc venue sous la forme d'un mur dur et impitoyable. Elle aussi est dure, ne pardonne à personne et n'a de pitié pour personne.

⁵³ SARTRE, Jean-Paul, *Le Mur*, Edition GALLIMARD, Paris, 1939, p21.

⁵⁴ Ibid., p27.

CHAPITRE 3
L'IRONIE DU HASARD

Pour les philosophes existentialistes, le monde n'est pas surplombé par un Dieu tout puissant qui nous trace notre destinée avant même notre naissance. Ils considèrent que l'homme est maître de son destin, et que ce sont ses propres choix qui définissent sa personne. Néanmoins, il est rattrapé par la mort et le hasard. Il peut tant bien que mal vouloir être un homme digne et intègre mais il y a une possibilité que le hasard en fasse autrement.

L'écrivain et journaliste Paul Guimard affirme que : «L'ironie du sort, c'est la face cachée de notre destin»⁵⁵. Pour dire que notre destin peut parfois nous jouer des tours et aller à l'encontre de nos choix pour donner à notre trajectoire un aspect plus au moins comique et tragique à la fois.

Parmi les auteurs qui mettent l'accent sur ce point, nous pouvons citer Guy de Maupassant avec : *La parure* et *Ma femme*.

Dans notre corpus, le héros subit son destin, il ne le choisit pas. Malgré les décisions qu'il a pu effectuer tout au long de son séjour en prison pour demeurer fidèle à son ami, le hasard a fait qu'il devienne traître malgré lui.

3.1 INFORMER POUR DEROUTER

Même si Pablo se trouvait face à un dilemme: dénoncer son ami ou être exécuté, il préférerait garder le silence et s'est rendu à l'évidence que mourir le lendemain ou après plusieurs années, cela ne changera rien. Il trouvait que sa vie était absurde et comique à la fois et voulut avant d'être exécuté, faire une farce aux phalangistes en leur indiquant le soi-disant endroit où Ramon se cachait afin de

⁵⁵ Douleur, souffrances et peines : Figures du héros populaire et médiatique, en ligne <https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2005_num_35_128_6605_t11_0141_0000_3>, consulté le 21 mai 2019.

les dérouter, les berner et leur faire perdre du temps : «je sais où il est. Il est caché dans le cimetière. Dans un caveau ou dans la cabane des fossoyeurs.

C'était pour leur faire une farce. Je voulais les voir se lever, boucler leur ceinturons et donner des ordres d'un air affairé.»⁵⁶.

Comme il sentit que la vie se moquait de lui, il voulut se moquer d'eux à son tour et satiriser la situation dans laquelle il se trouvait. Il se peut qu'il voulut atténuer l'absurdité qu'il était en train de vivre par une touche de comique car il comprit vers la fin de son parcours que la vie n'a aucune valeur et mourir ne lui faisait nullement peur : «De temps en temps, je souriais parce que je pensais à la tête qu'ils allaient faire. Je me sentis abruti et malicieux. Je les imaginais, soulevant les pierres tombales, ouvrant une à une les portes des caveaux. Je me représentais la situation comme si j'avais été un autre : ce prisonnier obstiné à faire le héros, ces graves phalangistes qui couraient entre les tombes; c'était d'un comique irrésistible.»⁵⁷.

3.2 VERITE ET DESTIN

A la fin de cette nouvelle comme à la fin de notre existence, quoique nous faisons et quoique nous disions, quels que soient les choix que nous effectuons, quels que soient les chemins que nous empruntons, notre fin n'est déterminée que par le hasard. Ce dernier peut bien faire les choses comme le contraire est possible aussi.

Pablo ayant menti afin de se moquer des phalangistes et leur faire perdre leur temps, venait de dénoncer son ami sans le savoir. Lui qui voulait rester fidèle et loyal jusqu'à la fin, par les forces du hasard et de l'absurde est devenu traître.

⁵⁶ SARTRE, Jean-Paul, *Le Mur*, Edition GALLIMARD, Paris, 1939, p36.

⁵⁷ Ibid.

«Ils ont eu Gris.

Je me mis à trembler

Quand?

Ce matin. Il avait fait le con. Il a quitté son cousin (...) : je me serais caché chez Ibieta, mais puisqu'ils l'ont pris j'irai me cacher au cimetière

Oui, c'était con....et ils l'ont descendu»⁵⁸

Même si le hasard fait bien les choses parfois, ce n'est pas toujours le cas. Du moins dans le cas de cette nouvelle.

⁵⁸ Ibid., p38.

CONCLUSION

Depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort, l'homme ne cesse d'être curieux et intrigué par la vie, il ne cesse de se poser mille est une question afin de comprendre le pourquoi de son existence. C'est cette curiosité qui le maintient en vie et qui fait qu'il évolue au fil des années, mais lorsqu'il se pose des questions sur sa mort, nulle réponse ne lui est attribuée.

Ainsi, littérature et philosophie, ces deux discipline semblables et distinctes à la fois sont au service de l'Homme, oeuvrant pour lui donner sens à sa vie et éclaircir les grands mystères de son existence. Depuis plusieurs siècles, les philosophes et les écrivains se sont emparés du thème de l'homme et sa relation avec la mort afin de comprendre ce qu'elle représente réellement pour lui: est-ce un passage transitoire vers un au-delà meilleur ou bien est-ce réellement la fin de son existence, peut-il se familiariser avec elle ou bien restera-elle à tout jamais sa bête noire, a t-il raison de la craindre et de la redouter ainsi ou bien doit-il la considérer comme un évènement de vie que tout mortel doit vivre.

Sartre quant à lui, à travers sa nouvelle nous démontre comment un homme peut réagir lorsqu'il se retrouve confronté à sa mort, c'est seulement à ce moment là qu'il se rend compte combien la vie est absurde et insignifiante, c'est à ce moment là qu'il comprend que le sens de la vie est son non-sens, mais comme tout être humain, son inconscient repousse l'idée du néant de l'après-mort, il s'accroche donc à la vie et cette dernière lui paraît plus belle qu'elle ne lui paraissait auparavant et par d'autres moments il se rend à l'évidence que tout commun des mortels est en sursis face à la mort, et que nul ne peut y échapper.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

OEUVRE CORPUS : SARTRE, Jean-Paul, le Mur, Edition GALLIMARD, Paris, 1939.

Livre, dictionnaire ou ouvrage théorique :

- BLED Philosophie, Edition Hachette, Paris, 2010.
- CHESTOV, Léon, La philosophie de la tragédie, Edition Flammarion, Paris, 1966.
- COHEN, Jean, Structure du langage Poétique, Edition Flammarion, Paris, 1968.
- Dictionnaire de la philosophie, Larousse, Edition LIBRAIRIE LAROUSSE, Paris, 1982.
- DUMOULIÉ, C, Littérature et philosophie, Le gai savoir de la littérature, Edition Armand Colin, Paris, 2002.
- HUGO, Victor, Le Dernier Jour d'un condamné, Paris, 1932.
- MERLAU-PONTY, Maurice, Sens et non-sens, Edition Nagel, 1966.
- Mémento, LAROUSSE, 20 ouvrages en un seul, Imprimerie LAROUSSE, Paris, 1972.
- SARTRE, Jean-Paul, L'Existentialisme est un humanisme, Edition GALLIMARD, Paris, 1946

Article de périodique :

- GRAPPIN, Pierre, La théorie du génie dans le préclassicisme a allemand, pp. 24-35, 1952
- MARIAS, Julian, Les genres littéraires en philosophie, Revue international de la philosophie, Vol 23 No 90, 1969, pp. 495-508.

Resources électroniques :

- LA LITTÉRATURE MA PASSION, 2017, en ligne <<http://sacerdoce.canalblog.com/archive/2107/03/01/34996994.html>>, consulté le 20 mars 2019.
- LA MORT EN PHILOSOPHIE, en ligne <<https://la-philosophie.com/philosophie-mort-definition>>, consulté le 01 mai 2019.
- UNIVERSALIS.FR, en ligne <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-pierre-richard/>>, consulté le 17 mai 2019.
- Douleur, souffrances et peines : Figures du héros populaire et médiatique, en ligne <https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2005_num_35_128_6605_t11_0141_0000_3>, consulté le 21 mai 2019.
- Le mur, Symbole de la “vulnérabilité” d’une société, en ligne <http://www.lepoint.fr/monde/le-mur-symbole-de-la-vulnerabilite-d-une-societe-27-02-2017-2107858_24.php> consulté le 05 juin 2019.
- L’onomastique, Cours et idées en ligne, 2009 en ligne, <<http://ciel.id.st/l-onomastique-a847305>>. consulté le 06 juin 2019.

Résumé

Dans notre travail de recherche intitulé «La déchéance humaine face à la mort» dans «Le mur» de Jean Paul Sartre, nous avons tout d'abord mis l'accent sur les liens unissant littérature et philosophie comme nous avons dégagé les traits philosophiques présents au sein de notre nouvelle. Ensuite, nous avons évoqué le thème de la déchéance de l'Homme face à la mort et démontré de quelle manière la mort est considérée comme le plus grand mystère de la condition humaine. Finalement, dans notre troisième chapitre, nous avons abordé la notion du hasard et de l'ironie du sort pour dire que l'existence de l'homme n'est qu'absurdité et que sa trajectoire est gouvernée par le hasard, qui de temps à autre bouleverse le cours de sa vie.

Mots clés : Littérature, Philosophie, Déchéance humaine, Condition humaine, Hasard, Ironie du sort.

Abstract

In our search work which titled "La déchéance humaine face à la mort" in "Le mur" of Jean Paul Sartre, firstly, we talked about the union between literature and philosophy, then, we have extracted the philosophy characters present in our recital. Secondly, we talked about the topic of human decline in front of death and we demonstrated in what way the death is considered as the biggest mystery of the human condition. Finally, we talked about the idea of hazard and irony of fate in the order to say that the human existence is only absurdity and his path is ruled by the hazard, which sometimes upsets the course of his life.